

QU'EST-CE
QU'ON A FAIT ?

— Ça te dit un chinois ce soir ? demandai-je à mon mari, Jonathan.

— Absolument. Je crois que nous l'avons bien mérité, me répondit-il.

Il était 17 h 20, par un doux vendredi de juillet 1989, et nous étions en train de fermer notre magasin de fleurs. Comme d'habitude, la semaine avait été épuisante, et ce n'était pas encore terminé ; le samedi était toujours notre plus grosse journée de travail.

— On pourrait peut-être louer un film ? lui proposai-je en passant un coup de balai et en baissant le rideau. Quelque chose qui plaira à tout le monde. Tu t'en occupes ?

Alors que Jonathan était en train de regarder la liste des dernières sorties, dont *Un poisson nommé Wanda* et *J'ai épousé une extraterrestre*, le téléphone a sonné. C'était Tricia, notre assistante sociale de référence depuis que nous étions devenus famille d'accueil, deux ans plus tôt.

— Bonjour, Angela, excusez-moi de vous appeler un vendredi soir, mais je me demandais si vous seriez d'accord pour accueillir une jeune fille de 13 ans ?

— Quand ça exactement ?

— Dès ce soir, à vrai dire. Il s'agit d'un placement provisoire. Elle vivait avec sa sœur, mais la sœur a besoin de faire un break : elle est enceinte jusqu'aux yeux. J'ai pensé à vous parce que ça se passe vraiment bien avec Michelle.

Michelle venait d'avoir 14 ans et vivait avec nous depuis 2 ans. C'était une jeune fille calme et de bonne composition, elle était toujours très agréable avec les autres enfants que nous accueillions pour des périodes courtes. C'était gentil de la part de Tricia de reconnaître le bon travail que nous faisons avec Michelle. Ragaille, je demandai à l'assistante sociale de bien vouloir rester en ligne le temps que j'expose succinctement la situation à Jonathan. Il a souri et j'ai compris qu'il pensait la même chose que moi et qu'il était heureux de rendre service.

Jonathan et moi étions ensemble depuis 16 ans, nous nous étions rencontrés au début des années 1970 alors que nous étions ados. Et aussi loin que je me souviens, nous nous sommes toujours compris comme par télépathie. Nous avons échangé un regard et j'ai annoncé à Tricia que nous étions ravis d'accepter le placement.

— Fantastique ! Merci, Angela. Nous serons chez vous d'ici une heure si ça ne vous dérange pas. Elle est avec moi dans mon bureau. Elle s'appelle Vicky.

J'allai d'un pas léger finir de ranger les fleurs dans la chambre froide, qui se trouvait dans l'arrière-boutique. Au cours de cette période relativement brève où nous avons fait office de famille d'accueil, j'avais appris à reconnaître cette sensation. L'attente qui précède l'arrivée d'un nouvel enfant est toujours un moment d'excitation et de stress.

Nous vivions dans une grande maison attenante au magasin, qui avait trois chambres et une salle de bain au dernier étage, le salon, notre chambre et une salle de bain au premier étage, et un grand rez-de-chaussée divisé en deux. Une partie était occupée par la cuisine et la salle à manger,

l'autre était réservée au magasin. Ce qui voulait dire que j'avais le temps d'aller dans ma chambre pour me changer, d'informer Michelle de l'arrivée imminente de Vicky et d'ouvrir les fenêtres de la plus grande des deux chambres d'amis au dernier étage de la maison. Pendant que j'aérais la chambre, Michelle m'a proposé de m'aider à faire le lit avec des draps propres, du linge rose et blanc avec des imprimés de sucres d'orge qui venait tout juste d'être lavé. C'étaient les draps préférés de Michelle ; elle adorait tout ce qui était joli et rose.

— Je crois que Vicky va aimer sa chambre, m'assura-t-elle en regardant autour d'elle d'un air approbateur. La lumière du soleil pénétrait dans la pièce par la fenêtre, projetant des carrés de lumière qui se reflétaient sur l'abat-jour et sur les murs blancs fraîchement peints.

— Est-ce que tu crois qu'elle aimera Whitney Houston ?

— Je pense qu'elle n'aura pas vraiment le choix, n'est-ce pas ? lui répondis-je en souriant.

Michelle est devenue toute rouge. Elle semblait plus jeune que son âge. D'un naturel timide, elle aimait la musique, et nous avons eu une ou deux discussions orageuses à propos du volume de sa chaîne stéréo. Surtout lorsqu'elle mettait le son au maximum pour écouter sa chanson préférée de Whitney, *So Emotional*.

À cette époque, nous n'avions pas encore établi de règles de vie commune à la maison ; aujourd'hui, avec presque 13 ans d'expérience dans l'accueil de jeunes enfants sous notre toit, nous avons des règles bien définies pour que tout le monde s'y retrouve, mais à ce moment-là, nous nous en remettions à notre bon sens et nous réglions les problèmes de notre mieux à mesure qu'ils surgissaient. Avec la musique de Michelle, nous avons décidé d'un commun accord que le volume de sa stéréo ne devait pas dépasser le chiffre six du cadran. C'était assez simple de

s'entendre avec elle, et, à bien des égards, ça avait été une chance pour nous d'avoir eu Michelle comme premier placement.

— Leurrés par un faux sentiment de sécurité, je dirais ! avait l'habitude de dire Jonathan en plaisantant, et ce n'était pas très loin de la vérité.

Il était très facile de rendre Michelle heureuse, elle faisait rarement des histoires.

— Je peux aider ? était généralement la première chose qu'elle me disait lorsque je m'installais dans la cuisine pour préparer le dîner en revenant du magasin après le travail.

— Bien sûr, ça serait formidable. Voyons voir...

Et avant que j'aie terminé de répondre, Michelle avait déjà attrapé l'économe ou commencé à ranger les assiettes qui se trouvaient sur l'égouttoir.

— Qu'est-ce que tu as prévu de faire ce soir, Michelle ? lui demandais-je souvent, même si la réponse était presque toujours la même.

— Pas grand-chose, répondait-elle en haussant les épaules. J'ai déjà fini mes devoirs. Est-ce que tu veux qu'on regarde la télé plus tard ?

— Cela me ferait plaisir, ma chérie, répondais-je presque chaque fois.

Michelle avait un cercle d'amis proches relativement restreint à l'école. Ils étaient tous aussi polis et réservés qu'elle, et elle ne sortait presque jamais. Nous aimions toutes les deux regarder les feuilletons. Depuis quelque temps, nous étions tenues en haleine par une intrigue de *Coronation Street* qui se développait autour de la fille adoptive de Rita Fairclough, Jenny Bradley, dont le père, Alan, avait été tué par un tram à Blackpool.

— Ça doit être terrible pour cette pauvre Jenny d'avoir perdu son père comme ça, avait commenté Michelle.

L'histoire nous avait touchées toutes les deux. Le personnage du père de l'adolescente l'avait déçue à maintes reprises ; il avait même tenté de tuer Rita, mais, à l'image de Michelle vis-à-vis de son père, Jenny était d'une grande fidélité à l'égard d'Alan et elle le soutenait envers et contre tout. Le père de Michelle n'habitait pas très loin de chez nous. Elle le voyait deux à trois fois par semaine. Il avait fait preuve d'une grande irresponsabilité par le passé et refusait désormais que sa fille vive avec lui, mais Michelle était très indulgente et ne lui faisait jamais aucun reproche.

— Je me demande si Vicky aime regarder les feuilletons, dit-elle gaiement pendant que nous finissions de préparer le lit. J'espère !

Avant que j'aie eu la possibilité de répondre, nous avons été interrompues par Jonathan qui nous appelait de la cuisine.

— Elles sont là ! hurla-t-il avec une certaine urgence dans la voix qui me surprit.

— Ça a été rapide, observai-je.

— Oui ! Je crois que je vais attendre un peu ici, m'indiqua Michelle.

Là-dessus, elle a filé dans sa chambre sur le palier et j'ai dévalé les deux étages pour rejoindre le rez-de-chaussée, où j'ai retrouvé Jonathan les yeux collés à la fenêtre de la cuisine, l'air horrifié.

— Oh mon Dieu ! dit-il. Vois un peu !

En suivant son regard, j'ai aperçu deux personnes au loin, qui arrivaient par le passage longeant notre maison sur la gauche. L'une d'elles était Tricia ; on ne risquait pas de la confondre avec sa permanente noire volumineuse et sa silhouette plantureuse. L'autre devait être Vicky.

— Oh mon Dieu ! m'exclamai-je en me tournant vers Jonathan. Qu'est-ce qu'on a fait ?

Vicky portait un survêtement violet foncé qui semblait

trois fois trop grand pour elle, mais le plus alarmant était sa démarche. À vrai dire, il était difficile de lui donner ce nom. Elle avançait en se déhanchant vulgairement, ressemblant à une version blonde de Barracuda dans *L'Agence tous risques*.

J'imagine que je m'attendais à ce que Vicky soit à l'image des cinq autres enfants que nous avons accueillis pour des placements provisoires au cours des deux dernières années. Tous sans exception étaient arrivés pour des séjours de quelques jours, maximum deux semaines, ce qu'on appelle des placements d'urgence. Ils avaient l'air plutôt timide, étaient habillés simplement avec un jean ou un pantalon de survêtement, avec un petit sac qu'ils serraient nerveusement dans leurs mains.

Vicky avait elle aussi un sac à la main – un cabas de supermarché –, mais elle ne se cramponnait pas désespérément à ses affaires comme le faisaient la plupart des enfants. Non, le sac de Vicky se balançait frénétiquement d'un côté à l'autre au rythme de sa démarche extravagante.

Vicky et Tricia ont disparu de notre champ visuel en approchant de la maison. Une palissade relativement haute clôturait notre jardin sur toute sa longueur pour nous protéger des regards indiscrets des nombreux badauds qui empruntaient le passage pour se rendre à un ensemble de magasins dont faisait partie notre boutique.

— Oui, qu'est-ce qu'on a fait ?... bredouilla Jonathan, apparemment convaincu qu'un malheur imminent allait nous frapper. Est-ce qu'il est trop tard ?

La sonnette de la porte a carillonné et j'ai senti mon estomac se tordre, mais j'ai pris une grande respiration et je suis allée ouvrir la porte en me forçant à sourire. Quelle que soit son allure, Vicky était une jeune fille de 13 ans qui n'avait pas la chance de pouvoir vivre avec sa propre famille pour le moment. Et quelles que soient nos

crainces, les siennes étaient certainement bien plus grandes encore. Comme je l'ai si souvent répété durant toutes ces années, ce n'est pas facile d'être assistant familial, mais c'est encore plus difficile d'être un enfant placé.

— Bonjour ! Tu dois être Vicky ! déclarai-je en ouvrant grand la porte, un sourire aux lèvres, sur le ton le plus agréable possible.

— C'est moi ! certifia-t-elle fièrement avec un large sourire en posant sa main sur son front et en me saluant à la manière d'un soldat. Enchantée de vous connaître, madame Hart !

— Tu peux m'appeler Angela.

— Enchantée de vous connaître, Angela, dit-elle en répétant son salut.

J'ai alors eu un sourire sincère, car, bien qu'elle semblât très sûre d'elle, voire un peu présomptueuse, Vicky avait un côté charmant qui m'a tout de suite plu. Elle paraissait pleine de vie, et je ne pouvais m'empêcher d'admirer son attitude fringante malgré ce qui devait être une situation très difficile pour elle.

J'ai conduit Vicky et Tricia à la cuisine, où Jonathan faisait bouillir de l'eau. Il les a accueillies avec un grand sourire.

— Bonjour ! Je suis Jonathan, enchanté de te connaître. Voulez-vous une tasse de thé, ou peut-être une boisson fraîche vu la chaleur qu'il fait dehors ?

— J'aimerais beaucoup, mais je ne peux pas m'attarder, répondit Tricia en s'adressant à moi plutôt qu'à Jonathan. J'ai une visite de l'autre côté de la ville et je suis déjà en retard. Merci, Angela, d'accueillir Vicky dans l'urgence. Je m'en remets à vous. On reste en contact.

Puis elle m'a remis des papiers où étaient simplement indiqués son nom et celui de Vicky, et pour seul numéro de téléphone celui du bureau des services sociaux que je

connaissais par cœur. J'ai échangé un regard avec Jonathan qui signifiait : « Du Tricia tout craché. » Elle était tout le temps pressée et ne reconnaissait presque jamais que Jonathan était aussi impliqué que moi dans l'accueil des enfants sous notre toit, ce qui était pourtant la pure vérité.

Trois ans plus tôt, en 1986, lorsque pour la première fois, j'ai repéré une annonce pour devenir famille d'accueil, Jonathan s'est montré d'un grand soutien, même si, d'après lui, mon intérêt soudain ne semblait venir de nulle part.

Assistants familiaux recherchés, avais-je lu dans un journal local en étudiant l'annonce avec une sorte d'excitation.

— Ça t'intéresserait, Jonathan ?

— Assistant familial ? Ce n'est pas une chose à laquelle j'ai déjà réfléchi, Angela. Et je ne savais pas que c'était ton cas.

— Eh bien, pour tout dire, je ne l'avais jamais envisagé, mais ça a attiré mon attention, voilà tout. Je crois que j'aimerais en savoir plus.

Le soir même, nous nous sommes assis et nous en avons discuté. Jonathan m'a écoutée patiemment pendant que je lui expliquais mes raisons. Je n'avais pas totalement compris d'où me venait cette idée, mais en parlant avec lui, j'ai commencé à repenser à mon passé et à comprendre pourquoi les expériences que j'avais vécues dans mon enfance m'avaient amenée à considérer cette annonce.

À l'école maternelle, j'avais une amie du nom de Belinda. Elle était adoptée et sa mère avait l'habitude d'accueillir des enfants pour des périodes courtes, pendant les vacances d'été. Leur maison était pleine de monde et de vie, et j'adorais y aller parce qu'on ne s'y ennuyait jamais. Mon amie avait toujours plein de camarades de jeu très intéressants. De mon côté, j'ai plus ou moins grandi comme un enfant

unique. Mon frère aîné, Andrew, avait 14 ans quand je suis née, et il a quitté la maison alors que j'avais à peine 5 ans. Il m'a énormément manqué, et, chaque fois que je lui rendais visite, je passais tout mon temps à redouter le moment où j'allais devoir lui dire au revoir.

— Est-ce qu'on pourrait devenir une famille d'accueil comme la famille de Belinda ? demandai-je à ma mère avec envie un été, en imaginant à quel point ça serait merveilleux de toujours avoir d'autres enfants pour jouer avec moi.

— Oh ! fit-elle. Je ne crois pas que je suis faite pour cela, Angela. La maman de Belinda a la patience d'une sainte ! Je vais te dire, si tu cherches une occupation pour les vacances, monsieur Roberts a dit qu'il pourrait encore avoir besoin de ton aide ; il a dit que tu avais été incroyable la dernière fois.

M. Roberts était un de nos voisins. Il recueillait des animaux sauvages issus d'un centre de secours des environs et s'en occupait jusqu'à ce qu'ils soient remis sur pied. Je l'avais aidé plusieurs fois et ça m'avait beaucoup plu, et ma maman a intelligemment détourné mon attention en me promettant que je pourrais y retourner.

— Est-ce qu'il a vraiment dit que j'avais été incroyable ? demandai-je en souriant, comblée par ce compliment.

— Oui, c'est ce qu'il a dit.

— Est-ce que je pourrai encore donner à manger aux hérissons ? J'adore ça ! Les petits bébés sont si mignons !

En y repensant bien, ma mère avait obtenu un résultat remarquable. Il était difficile pour elle de laisser le magasin de fleurs, et cette activité m'avait occupée des jours entiers jusqu'à la fin des vacances scolaires.

Mes parents travaillaient très dur au magasin, et, dans la plupart de mes souvenirs d'enfance, ma mère et mon père étaient soit derrière le comptoir, soit chez les grossistes,

soit à faire des livraisons ou à se reposer à la maison après une journée de travail harassante, trop fatigués pour faire autre chose que de dîner et d'aller se coucher tôt. L'aspect négatif de cette situation, c'est qu'aucun des deux n'était vraiment disponible ; le bon côté par contre, c'est que mes parents étaient toujours présents, ce qui m'a permis de jouir en général d'une grande stabilité.

Quand j'avais sept ans, malheureusement, ma mère a eu un grave problème au dos et a dû se faire opérer. Mon père étant tout seul pour s'occuper du magasin, ils ont décidé de m'envoyer chez ma tante Hattie pendant 12 interminables semaines, le temps que ma mère sorte de l'hôpital. Ma tante était très gentille, elle remplissait à dessein son petit congélateur de glaces Mini Milk que j'adorais, et elle m'accompagnait presque tous les jours en bus voir ma mère à l'hôpital de l'autre côté de la ville. Mes parents m'ont offert un super nouvel écran magique pour me remonter le moral, mais je l'aurais rendu à la vitesse de l'éclair pour que ma mère rentre à la maison et que nos vies redeviennent comme avant. Ma mère me manquait. Je souffrais quand je pensais à elle et je pleurais chaque fois que je devais lui dire au revoir et retourner chez ma tante.

— Je ne veux pas aller là-bas ! disais-je en boudant. Je veux rentrer à la maison ! Je veux ma maman !

Dans son grenier, tante Hattie avait déniché une boîte remplie de livres pour enfants qui avaient appartenu à sa fille, devenue grande, et avec lesquels elle essayait de me distraire lorsque je me mettais à pleurer ou à me lamenter. Je connaissais certains de ces livres, comme *Oui-Oui* et *Le Club des cinq*, mais lorsque je les feuilletais chez ma tante, j'avais l'impression que ce n'était pas le cas. Tout était étrange et différent, et, disons-le, pas comme à la maison. Sa maison avait même une odeur différente de la nôtre, un mélange de talc et de naphthaline au lieu de l'odeur douce

et enivrante des fleurs qui venaient de « passer », comme disait ma mère, et qui occupaient toujours un grand vase en céramique dans le vestibule.

Je voulais tellement rentrer à la maison que j'en suis tombée malade ; un vrai mal du pays. Mes questions incessantes sur le temps que ma maman devait encore passer à l'hôpital ont dû agacer ma tante Hattie. En y repensant, mon comportement a dû lui causer pas mal de frustration, elle qui faisait tout ce qu'elle pouvait pour que mon séjour soit aussi agréable que possible, mais elle n'a jamais perdu son calme et a toujours été très gentille.

Un jour où je passais voir mon père au magasin en rentrant de l'école avec ma tante Hattie, un client est entré et a dit :

— Hé ! Trevor, tu dois être content ! J'ai entendu dire que Thelma était rentrée.

Mes oreilles se sont dressées, je suis passée devant mon père et j'ai traversé la réserve qui menait au vestibule de la maison où nous vivons aujourd'hui, Jonathan et moi, avant de me précipiter dans l'escalier. Mon père ne pouvait pas laisser le magasin sans surveillance et, de toute façon, même s'il avait pu le faire, il ne m'aurait sans doute pas arrêtée ; je n'ai jamais couru aussi vite de ma vie.

— Maman ! criai-je en me précipitant dans sa chambre, en face du salon au premier étage. Maman, maman, maman !

— Angela ! s'exclama-t-elle. Quelle belle surprise !

Maman était allongée dans son lit, emprisonnée dans un plâtre, et j'ai couru vers elle comme attirée par la force d'un aimant. Avec le recul, je me rends compte que ma mère souhaitait récupérer tranquillement et dans le calme avant que je ne revienne de chez ma tante Hattie, mais maintenant que je savais qu'elle était à la maison, il était hors de question pour moi de repartir. Je l'ai enlacée avec

ferveur et je me souviens encore de l'euphorie et de la gratitude que le retour de ma mère m'avait causées. La vie redevenait ce qu'elle devait être, mon enfance heureuse et insouciante pouvait enfin reprendre son cours.

Jonathan m'écoutait patiemment pendant que je lui racontais tous ces souvenirs. Quand je me suis tue, il s'est penché sur le journal pour examiner l'annonce que j'avais lue. Elle parlait de placement provisoire pour des enfants dont les parents ne pouvaient pas s'occuper, l'un des deux se trouvant par exemple à l'hôpital. Il y avait un numéro de téléphone à appeler pour obtenir des informations complémentaires. Jonathan a attrapé un crayon, entouré le numéro et m'a tendu le journal.

— Je crois que tu devrais les appeler demain, me dit-il. Je vois bien que ça te tient à cœur. Et puis je crois que tu ferais une bonne assistante familiale.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? C'est une chose qu'on doit faire ensemble.

— Je n'en sais trop rien pour le moment, mais je crois que tu devrais approfondir le sujet. On ne saura jamais si on ne se renseigne pas. Je pense que le pire qui puisse nous arriver, c'est de découvrir que nous ne sommes pas faits pour ça, mais au moins tu auras écouté ton cœur.

— Merci, fis-je. Et si ça fonctionne, j'imagine que ce sera un bon entraînement pour le jour où nous aurons des enfants.

— Exactement. Qui ne risque rien n'a rien. Et tu n'as pas besoin de me remercier. Comme d'habitude, c'est sans doute moi qui devrais te remercier.

— Pourquoi ?

— Tu es toujours active, Angela ! On ne s'ennuie jamais, merci à toi.

J'étais flattée et très heureuse. Jonathan et moi avons toujours eu une relation très solide, et sa réaction était

caractéristique. Je savais qu'il me soutiendrait quelle que soit l'issue finale, et j'ai senti une bouffée d'amour pour lui m'envahir.

Après avoir raccompagné Tricia et être retournée dans la cuisine où Jonathan était en train de discuter tranquillement avec Vicky, le même sentiment m'a submergée. Jonathan se comportait de manière naturelle avec les enfants que nous accueillions, et j'imaginai déjà qu'il serait un père formidable le jour où nous aurions des enfants.

Installée à la table de la cuisine, Vicky sirotait un grand verre de jus d'orange en parlant avec entrain des oiseaux.

— Les rouges-gorges sont ceux que je préfère, disait-elle à Jonathan. Mais j'aime tous les oiseaux, vraiment. J'aimerais travailler dans une réserve ornithologique quand je serai plus grande.

Elle regardait une carte postale posée sur la table tandis que Jonathan lui expliquait qu'elle nous avait été envoyée par un ami qui avait visité une volière tropicale en Australie. Au moment où je suis entrée dans la cuisine, Vicky a levé la tête.

— Merci de m'accueillir, Angela, me dit-elle avant qu'un rot sonore ne lui échappe accidentellement. Oups ! excusez-moi ! Ça me fait toujours ça quand je bois trop vite.

Vicky s'est mise à rire de bon cœur sans avoir l'air d'être gênée, et Jonathan et moi n'avons pas pu nous empêcher de sourire. Certains des enfants que nous avons eus en placement ne disaient pas un mot, et c'était agréable de voir Vicky aussi décontractée.

Le respect des bons usages de la vie sociale était habituellement un point sur lequel nous étions intransigeants, mais ce n'était clairement pas le moment pour parler des bonnes manières.

— Je te montre ta chambre ? Est-ce que Tricia t'a parlé de Michelle ?

— Non, répondit-elle. Qui c'est ?

À ce moment-là, Michelle est apparue dans l'embrasure de la porte en souriant et disant timidement bonjour.

— Je peux montrer sa chambre à Vicky si tu veux, proposa-t-elle, toujours prompte à rendre service.

— Cool ! s'exclama Vicky en se levant et en prenant son sac. C'est parti ! T'es en placement, toi aussi ?

— Oui. Je suis ici depuis deux ans.

— Deux ans ? C'est long ! Est-ce qu'ils sont sympas ?

Vicky nous a jeté un regard rapide par-dessus son épaule et nous a fait un clin d'œil en suivant Michelle dans l'escalier.

J'ai senti que mon cœur se gonflait.

— Je viens dans une minute pour te montrer où se trouve tout ce dont tu as besoin ! lançai-je en direction des filles avant de me mettre à rire.

— Eh bien, quel personnage ! Une bonne démonstration qu'il ne faut pas juger un livre sur sa couverture. J'ai un peu honte de la manière dont j'ai réagi en la voyant pour la première fois.

— Moi aussi, assura Jonathan. De quoi diable avons-nous eu peur ?